

REFLEXIONS SUR UN CAS TYPIQUE DE COLONISATION DE TERRES NEUVES :

CELLE DES KABRE ET DES LOSSO AU TOGO

par Bernard LUCIEN-BRUN

I - PRESENTATION DU FAIT:

Il est toujours très significatif en pays africain de comparer la carte démographique du début du siècle, autant qu'on en puisse tracer la physionomie, à celle d'aujourd'hui. L'exemple du Togo est particulièrement riche : comme on peut s'y attendre, les régions méridionales formaient la principale zone d'occupation ; il fallait, par contre, remonter loin au Nord pour trouver deux autres foyers d'importance. Le premier et le plus conséquent était le pays des Kabré avec celui des Losso qui en est limitrophe ; ces populations devaient, sous la pression des voisins, se contenter d'un domaine fort restreint au Nord de la moyenne Kara : 9° 30' à 10° de lat. N et à 1°20' de long. E. Au-delà de l'Oti on trouvait encore le pays moba.

Ces trois aires de peuplement subsistent de nos jours, renforcées par l'accroissement naturel ; c'est dans les intervalles qu'est survenu le changement fondamental. Notamment, se comble peu à peu le vide considérable creusé au centre du pays par les chasseurs d'esclaves - approximativement du 7e au 9e parallèle soit dans toute la partie septentrionale du bassin du Mono.

C'est l'Administration française qui donna au mouvement sa forme, sinon son impulsion. Dès son installation, en 1921, il fut question du peu-

plement du Centre, mais ce n'est qu'en 1924 que le Commissaire de la République BONNECARRERE donna ses directives pour la "colonisation carbraise". Il s'agissait de décongestionner les régions au Nord de la Kara mais surtout de mettre systématiquement en valeur des zones "désertiques" par l'implantation de populations qu'on aurait bien en main (construction de routes et introduction de cultures commerciales surtout le coton) et de justifier ainsi le projet de voie ferrée Lomé-Sokodé. L'effort officiel, ralenti dès 1932 par l'alarme qu'avait lancée le Service de Santé devant les risques de propagation de la maladie du sommeil, se trouva paralysé par le marasme du budget en 1934 à l'époque de la Grande Crise. En 1940, il reprit pour quelques années mais sans jamais atteindre l'intensité qu'il avait connue dix ans auparavant. Au lendemain de la guerre, une soixantaine de villages kabré et losso avaient au total été installés.

Plus tard, les crédits F.I.D.E.S. permirent d'inscrire au plan quadriennal de 1952 un projet de mise en culture de l'"Est-Mono" selon des techniques améliorées, par des paysans immigrés ; mais, en 1956, lorsqu'après la phase d'études et d'aménagement il fallut passer à la réalisation, quantité de raisons firent amputer le programme. On dut se contenter d'organiser la colonisation kabré et losso dans la zone "A" un secteur de 15 x 15 km entre Ogou et Mono, qui ne représentait pas le 1/10e de celui qu'on avait ambitieusement prévu.

D'un autre côté, ce qui précède ne doit pas faire oublier que, parallèlement à l'action administrative, l'exode spontané vers des terres disponibles s'est poursuivi durant toute la période coloniale française et dépassa de loin l'émigration officielle ; il dure encore, plus vivace que jamais. Aujourd'hui on trouve des paysans kabré et losso presque partout depuis Bassari et Sokodé jusqu'au Sud de Nuatja. Si l'on en croit le dernier recensement, les deux ethnies doivent s'estimer en 1966 à 336.000 personnes dont plus de 150 000 ont émigré, soit presque la moitié.

II - OBJECTIFS DE LA RECHERCHE.

Les généralités ci-dessus introduisent des considérations d'ordre très divers. Si l'on tente de regrouper les grandes questions qu'elles

posent, on peut envisager :

a) Les mobiles du déplacement

- à l'origine.

Le rôle de l'Administration apparaît comme prépondérant. Bien que les rapports assurent que la persuasion, essayée d'abord, fut inefficace, s'agit-il pour autant d'une action purement autoritaire ? Notre attention s'est particulièrement portée sur ce point lors des premiers contacts. La contrainte effective (les mains liées à la chicote) ne fut que très rarement employée; d'ailleurs les degrés de consentement varient à l'extrême. En fait les choses se passaient ainsi : le chef de subdivision de Lama-Kara demandait un certain contingent à quelque chef de canton ; aucune contestation, aucun retard n'étaient possibles ; c'était en dernier ressort aux différents chefs de village de choisir les hommes réclamés. Il est probable que dans la colonne devaient se trouver nombre de volontaires, les intéressés l'affirment du moins aujourd'hui ; plusieurs cas de demandes collectives de prise en charge par l'Administration sont connus. On est amené à penser qu'en l'absence de tout encouragement ou incitation le mouvement aurait néanmoins eu lieu ; il avait timidement commencé vers le Sud-Ouest avant même l'arrivée des Allemands. Cependant l'action officielle l'a popularisé, ordonné et l'émigration spontanée s'épaula souvent sur l'autre en venant renforcer l'effectif de villages déjà fondés, en bénéficiant de l'expérience des premières installations, en demandant parfois contre les autochtones l'appui du "Commandant".

La cause de l'impulsion doit pouvoir se découvrir dans les contraintes existant sur place. Le pays d'origine, pays de refuge, était très peuplé et le perfectionnement bien connu des techniques agricoles en est l'indice, qui s'effectua "sous l'aiguillon impérieux d'une démographie explosive". Pouvaient-on parler de surpeuplement ? Malgré tout ce qui fut écrit la question peut se poser en effet. Le critère de la faim est, de par l'éloignement dans le temps, le plus commode à adopter. Il faudra analyser un grand nombre de recensements, mais il apparaît à première vue que les Kabré et les Losso ne furent dans leur ensemble jamais plus nombreux chez eux qu'aujourd'hui ; or aujourd'hui ils parviennent à vivre du leur, encore le domaine était-il au début du siècle beaucoup plus et mieux cultivé. Dans l'ensemble la subsistance ne faisait probablement pas défaut. Maintenant, pour peindre un tableau plus vrai, il faut faire ressortir ce que la situation avait de marginal et

combien la vie matérielle au pays kabré et losso semble avoir été plus pénible qu'ailleurs : les améliorations techniques ne consistaient qu'en recettes pour maintenir la ration obtenue dans un espace restreint et la production restait inchangée au prix d'un important surcroît de peine ; d'un autre côté, à supposer une sécheresse, la chute d'un vol de criquets ou tout autre accident venant rompre l'équilibre précairement assuré, aucun recours n'existait alors, tandis que les voisins, eux, disposaient de l'immense brousse prodigue en fruits et en gibier et du produit d'activités annexes - extraction du fer ou trafic d'esclaves.

Tant que durait l'état d'insécurité, toute expansion présentait des obstacles difficilement surmontables mais la solution se présenta une fois la paix imposée ; dès ce moment d'ailleurs la mortalité commença à très lentement s'abaisser (fin des razzias et des ventes d'enfants, obligation d'une certaine hygiène dans les villages, lutte contre la trypanosomiase, consultations médicales) et l'idée d'une éventuelle saturation dont quelques points devaient apparaître çà et là, se présenta aux esprits.

L'individualisme kabré ? Le caractère diffus des institutions politiques au niveau de la tribu ou même du clan, l'habitat dispersé et la propriété personnelle le suggèrent ; dans ces conditions, il ne fait pas de doute qu'à bien des égards le mouvement s'est trouvé facilité, mais il n'est pas question pour autant d'indigence de la vie sociale, très vivace au contraire tant dans la famille qu'au "village", et tout prouve le profond attachement de ces gens pour leur pays.

- aujourd'hui.

Les conditions sont plus aisées à observer mais beaucoup plus complexes. Les premières observations ont fait apparaître l'utilisation intégrale du domaine agricole chez certains Lamadisi plus prolifiques (Kabré des petites montagnes à l'Ouest de Pagouda) mais point ailleurs. Par contre les causes sociologiques sont prépondérantes. Les jeunes s'en vont de chez eux par goût du nouveau, loin de la vie étriquée ; pour montrer leur aptitude à affronter l'existence ; pour obtenir rapidement leur autonomie économique, sans attendre la mort du père de famille ; pour avoir leurs champs et leurs greniers. L'argent est aussi un mobile d'importance ; au pays, point de numéraire : ni denrées commerciales (sauf un peu d'arachide, souvenir de la production obligatoire), ni

excédents vivriers. Or tous les produits modernes, si attirants, sont à acheter ; les exigences des beaux-parents sont telles aujourd'hui qu'en restant chez soi il est quasiment impossible à un jeune homme de se marier.

b) Les formes de la colonisation.

Pour qu'on puisse parler de "colonisation agricole des terres neuves" il faut que soient réunies les conditions suivantes :

- immigration de paysans
- disposition de terres libres ; sinon juridiquement des "terres nullius" du moins disponibles par le fait que ceux qui en revendiquent la propriété n'en font aucun usage.
- l'indépendance garantie aux intéressés. Le thème proposé n'est pas "la mise en valeur des terres neuves", ce qui supposerait simplement la culture par des nouveaux venus de terres non utilisées jusqu'alors, mais "la colonisation agricole des terres neuves". Il y a là une nuance restrictive importante et c'est choisir du champ d'études le terrain le plus riche. On n'a jamais appelé colon un manoeuvre salarié, ni un métayer assujéti à verser redevance et à demeurer dans les limites d'un terrain concédé. Dans l'acceptation la plus pleine du terme, le colon est celui qui, agissant au large et à sa guise peut donner en pleine liberté toute la mesure de son énergie et de son imagination. En réalité, ce cas-limite étant fort rare, on peut concevoir des genres bâtards mais il ne faut pas perdre de vue l'essence de la chose qui est le maximum de droits laissés au groupe arrivant.

Si l'on se réfère à ce critère, l'émigration agricole des populations du Nord-Togo revêt des formes multiples.

1°) L'installation de villages dans des zones absolument vides.

Les Kabré et les Lamba franchirent la moyenne Kara vers le Sud et vinrent occuper un territoire vacant de 25 km de profondeur ; il ne s'agit là que d'une aire de glissement et l'étude de ce secteur, à proximité immédiate du pays d'origine présente un intérêt mineur.

C'était le vide aussi au-delà de Sokodé : à quelque vingt kilomètres au Sud de cette agglomération s'allongeait sur 120 km une contrée que personne ne réclama, la vallée de l'Anié, qui guide la route Nord-Sud puis le chemin de fer central. Un chapelet de villages kabré et losso la jalonnent aujourd'hui ; c'est la région essentielle du colonat.

2°) Dans des zones revendiquées par des autochtones mais finalement cédées.

Là encore, il s'agit aisément de colonat. Dans bien des cas, dès l'arrivée des colons, les populations de l'endroit ont fait connaître à l'Administration leurs droits sur les terres retenues mais la volonté du "Commandant", évidemment, l'emporta. Après l'Indépendance le conflit s'est le plus souvent rallumé, où les intrus réussirent toujours à faire prévaloir le fait accompli. Il s'agit le plus souvent de gros villages isolés, dans un rayon d'une cinquantaine de km autour d'Atakpamé.

Pour l'Est-Mono ce fut différent ; l'affaire se passa en 1956 et les mœurs avaient changé. Le Commissaire de la République traita avec le chef de Kpessi et fit concéder gracieusement à l'Administration du Territoire le secteur de la zone "A" par un bail de cinquante ans, renouvelable par la suite.

3°) Dans des zones reconnues par les Kabré-Losso aux autochtones, mais sans obligation d'une contrepartie notable.

Il reste encore aujourd'hui des contrées presque aussi vides que l'était autrefois la vallée de l'Anié. C'est qu'elles n'étaient pas comprises dans les plans de colonisation administrative et que l'émigré spontané répugnait à inaugurer le peuplement de zones peu accessibles et inhabitées ; lorsqu'il ne rechercha pas le voisinage de groupements déjà mis en place par le Cercle, il se résolut à gagner des régions "étrangères" de faible densité : à l'Ouest et au Sud-Ouest, le pays Konkomba ou bassari ; beaucoup plus au Sud celui des Ana (Atakpamé) ou des Adja (Nuatja). Dans ce cas, se conformant aux usages, les premiers arrivés se présentèrent en groupe aux autorités coutumières et sollicitèrent la permission de cultiver ; comme il ne s'agissait alors que de quelques individus, ils l'obtinrent sans difficulté et le chef leur "montra la brousse" dans telle direction ; le plus souvent celui-ci ne réclama pas de contrepartie ou bien le cadeau symbolique (un panier de grain annuel ou un animal pour quelque sacrifice). Trop tard on s'aperçut que le groupe grossissait dangereusement, qu'il s'avérait inassimilable ; alors les exigences des gens en place s'accrurent mais se virent repoussées. Des tensions naquirent mais comme la place ne manquait pas, les étrangers restèrent maîtres de la situation, sans pour autant se proclamer posses-

seurs du sol. Ceux-ci, que pour la présente recherche on a également considérés comme colons, forment des noyaux épars du milieu des autochtones où leur habitat et leurs terroirs restent nettement individualisés.

4°) Le métayage dans les régions du café et du cacao.

Il s'agit du plateau akposso, à l'ouest d'Atakpamé, et de ses abords qui sont, à l'ouest, le minuscule Litimé (Badou) et, à l'est le territoire Nord-Ewé qui s'étend de Palimé jusqu'à l'Amou non loin d'Atakpamé. Ici les conditions sont très différentes car la terre est source d'argent. Surtout depuis la guerre, les Kabré ont flairé l'aubaine et sont venus présenter leurs services aux tenanciers. Ils furent reçus individuellement, on fixa à chacun sa parcelle et des contrats précis furent passés dont le type le plus courant est celui-ci : un tiers des produits vivriers et deux tiers des produits commerciaux reviennent au "patron" ; celui-ci surveille étroitement la récolte. Cette catégorie a été exclue de l'étude ; l'installation, d'ailleurs, est le plus souvent considérée par les deux parties comme temporaire.

5°) Les travailleurs saisonniers.

Pour mémoire. Ces jeunes gens affluent chaque année pendant la période sèche dans toutes les régions déjà nommées ainsi qu'au Ghana. Ils viennent sur place avec l'exploitant d'un salaire à la tâche (telle surface à défricher), à la butte, à la charge de cacao, et s'en retournent après quelques mois. Leurs trois ou quatre billets de mille francs serviront à vêtir la famille et à payer les impôts.

C) Le bilan de la colonisation.

1°) Le bilan économique

Nous allons partir d'une hypothèse : le colon a tenté d'améliorer sa condition économique. Supposition vraisemblable car elle répond à une inspiration habituelle chez les hommes ; en outre les circonstances se prêtaient ici particulièrement à un redressement, tant par le fait de la sélection opérée dans le milieu d'origine que par celui des larges possibilités qui s'offraient sur les terres neuves.

Il faut envisager alors, à l'échelle de l'exploitation familiale et dans le cadre annuel, les deux termes essentiels :

- la production (P), en francs CFA
- le travail (T), en heures, avec un barème de coefficients selon l'âge.

Comme ils s'opposent, toujours sur le plan des aspirations courantes,

il convient de les mettre en rapport. Les variations spatiales de $\frac{P}{T}$ pourront être extrêmement significatives et permettront de mesurer, compte tenu de l'accélération asymptotique, le progrès réalisé avec le déplacement, ou éventuellement la régression. L'idéal serait de parvenir à tracer sur la carte des isolignes de $\frac{P}{T}$ mettant en évidence les zones les plus "avancées".

Une fois la donnée chiffrée recueillie chez le colon et mise en regard de celle du pays d'origine, le commentaire sera conduit avec la plus grande prudence ; en effet, il est bien des facteurs susceptibles de causer la différence : avant d'attribuer celle-ci au changement dans les techniques de production, il faut pouvoir faire la part du climat, du sol, de la possibilité écologique de telle culture "chère". D'un autre côté les chiffres seront interprétés plus aisément lorsqu'il s'agira de comparer le colon à l'autochtone.

Voici d'ores et déjà quelques éléments de réponse, recueillis dans la bibliographie comme dans l'opinion togolaise, et qu'il faudra vérifier soigneusement :

- le colon connaît une beaucoup plus grande aisance que son congénère du Nord.

- cultivateur plus énergique et plus expert, il est également plus aisé que l'autochtone.

- par contre, dans la plupart des régions, la colonisation en soi est un échec car les Kabré et les Losso abandonnant du jour au lendemain leurs techniques traditionnelles de culture intensive, ont cédé à la tentation de l'espace libre ; saccageant la végétation naturelle, retournant profondément la terre, ils ont dégradé et détruit les sols sur d'immenses superficies. Le lent nomadisme de leur habitat atteste cet échec : chaque village a éclaté en hameaux, lesquels éclatent à leur tour ; enfin les familles jettent leur dévolu sur une autre région. C'est ainsi qu'à l'Est-Mono, il y a une dizaine d'années se présentèrent pour la grande majorité non des originaires du cercle de Lama-Kara mais des Kabré et des Losso ayant déjà effectué ailleurs une étape de colonisation.

2°) Le bilan socio-culturel.

Le colon kabre est-il toujours un Kabré ? Le colon losso est-il demeuré Losso ? Avant d'envisager cette question essentielle du maintien de la personnalité et du patrimoine ethniques, il faut faire ressortir

les différenciations fondamentales existant au Nord de la moyenne-Kara.

On sait qu'autrefois le peuple des Lama couvrait la région actuelle des Kabré, et des Losso et s'étendait bien au-delà vers le Nord-Ouest et le Sud. Les Kabré en sont les descendants directs qui habitent les petits massifs du Nord de Lama-Kara et de l'Ouest de Pagouda, ainsi que la plaine de Kétao. Les Lamba de Kandé à Agbandé sont une autre branche de ces Lama. Par contre, les Naoudemba qui occupent le bassin de Niamtougou jusqu'à Siou doivent être considérés comme des allogènes ; il s'agit de Voltaïques installés depuis environ trois siècles au milieu du groupe Lama. On comprend ainsi que les Lamba, surtout ceux du sud, se situent par la langue et les coutumes plus près des Kabré que de leurs propres voisins naoudemba. Ceci dit pour signaler ce que le terme de Losso peut avoir de contestable : c'est une appellation commode donnée par les Kabré à tous ceux qui se trouvent au Nord-Ouest de leur domaine comprenant donc les Naoudemba ainsi que les autochtones mal assimilés par ces derniers au Sud de Niamtougou, mais aussi tous les Lamba du Sud. Même le recensement de 1958-60 qui tenta de situer les ethnies ne tient pas compte de ces distinctions essentielles. Pourtant, dans une étude de la colonisation au Togo, il est impossible d'abandonner le mot Losso, non seulement parce qu'il est depuis longtemps consacré par l'usage dans tout le pays mais aussi parce que dans l'émigration les différents groupes que recouvre cette désignation sont le plus souvent mêlés. Ce qui rend la tâche plus ardue encore si l'on veut serrer de près la réalité, est l'extrême diversité des coutumes et des genres de vie à l'intérieur même des ensembles dont il vient d'être question, conséquence naturelle du cloisonnement par le relief.

A priori, quelle que soit la souche ethnique qui a alimenté la colonisation dans les régions passées en revue plus haut, apparaît la non-assimilation par le milieu autochtone, lorsque autochtones il y a. Les Kabré et les Losso, dans la très grande majorité des cas jusqu'à présent observés, n'ont mêlé avec les populations en place ni leur sang, ni leur langage, ni leurs croyances et restent des étrangers. Ceci, qui eût été impensable dans l'Afrique précoloniale, fut à coup sûr permis par les conditions nouvelles instaurées par les Européens, à savoir, d'une part la situation propice que l'appui effectif ou possible de l'Administration créait aux nouveaux venus, d'autre part l'établissement d'un réseau de routes sûres les mettant en communication permanente avec la région natale. Cérémonie de passation de classe d'âge, mariage, sacrifice au lieu accoutumé, simple visite aux proches, les

motifs de retour ne manquent pas : le voyageur, une fois rentré, transmet les nouvelles du pays à ses voisins. Les Kabré et les Losso, véritable diaspora, maintiennent leur vie de groupe et l'éloignement n'est jamais l'isolement.

Pourtant, il est bien évident que la vie de tous les jours n'a pu être conservée telle quelle. Certains traits de l'habitation, de l'alimentation, de la parure, des relations sociales ou de la vie religieuse ont dû, avec le changement de décor, être retranchés, d'autres les ont remplacés. Ici, l'analyse des choix et des emprunts devra rendre compte du sens de l'évolution suivie ; mais on peut déjà préjuger qu'on trouvera en présence les tenants d'un traditionalisme figé et les partisans du "modernisme", les plus nombreux, les jeunes souvent nés loin du pays.

D) Les conséquences de la colonisation sur le pays d'origine.

Ce qui précède montre l'intérêt de confronter la société du point d'arrivée avec celle du point de départ. S'il s'agit d'un cas de colonisation tout à fait récent, l'observation de l'actuel peut suffire d'un côté comme de l'autre. Mais le mouvement a débuté voici quarante ans depuis lesquels bien des choses ont changé autour de Lama-Kara et de Niamtougou ; il faudra, à un degré différent suivant les cas, tenir compte du décalage en prenant comme terme de comparaison ce qui était à l'époque du déplacement. D'où la nécessité de l'étude de l'évolution au pays d'origine. En quoi la colonisation est-elle responsable de cette évolution ? C'est la question corollaire de l'enquête, l'une des plus délicates et à laquelle il sera difficile de répondre avec rigueur. Bien sûr, ces régions autrefois très enclavées ont été ouvertes sur le Sud, du fait des relations avec les villages nouveaux ; mais il ne semble nullement que les familles ayant cédé le plus d'émigrés soient aujourd'hui les plus "évoluées" ; on découvrirait peut-être le contraire vu que leurs membres les plus dynamiques les ont quittées ; en fait le changement se perçoit surtout à Lama-Kara, ville nouvelle.

Il est deux points précis que l'on peut approfondir :

a) S'agit-il d'un phénomène de type kabyle où l'émigration fait vivre le pays natal ? Les premiers résultats sont déjà connus et la réponse sera négative. Dans son ensemble l'aide apportée de l'extérieur est négligeable tant en vivres qu'en argent ; même les impôts de certains

émigrés, que la Circonscription d'origine réclame toujours, restent à la charge du vieux père. A ce sujet, si l'on souligne les liens très importants qui rattachent en général les colons à leur pays et qu'atteste par exemple l'activité des entreprises de transport en commun, on ne doit pas exagérer dans le détail les relations qu'entretient chaque émigré avec le village de ses aïeux. Ce dernier pour prendre le large a dû souvent quitter subrepticement sa famille, laquelle n'avait rien à gagner à sa défection, il a affronté l'épreuve démuné de tout ; il ne reviendra que s'il peut faire bonne figure grâce à des signes extérieurs de réussite, c'est-à-dire rarement avant cinq ans, mais par la suite il ne réapparaîtra que tous les deux ou trois ans, pour quelque motif important. Peu soucieux de répondre aux sollicitations des siens, le colon en visite laisse, au mieux, un sac de grain ou quelques centaines de francs. Les cas d'abandon total n'ont rien d'exceptionnel.

b) En deuxième lieu, ceci qui s'impose dès les premiers contacts sur place : excepté certaines régions, les pays kabré et losso, affaiblis par le départ massif des meilleurs des leurs, souffrent d'un manque de main-d'oeuvre. Il n'est pas que les plaintes de ceux qui sont demeurés, une pyramide d'âge fera apparaître l'échancrure caractéristique chez les 20-30 ans. Nombre de champs autrefois productifs restent en jachère faute de bras pour les exploiter. Une certaine décadence technique (beaucoup moins d'élevage et de fumure par exemple) n'est pas sans relation avec ces défections.

III - LES METHODES DE RECHERCHE

A) Conditions générales.

Les problèmes de colonisation sont, sur le plan national togolais, d'abord des problèmes d'ethnies, donc des problèmes politiques. Les élites comprennent aisément l'intérêt de connaître un mouvement qui ne cesse de modifier l'assiette du pays sur les plans démographique, ethnique et économique. Par contre, la descente en masse des Kabré-Losso ne laisse pas d'inquiéter bien des autochtones du Centre et du Sud : on parle d'invasion, on déplore l'absence de fraternisation. Il faut consacrer beaucoup de temps et de circonspection à la présentation du travail entrepris ; certains s'étonnent de tant d'attention accordée aux intrus, d'autres espèrent un document décisif pour argumenter. Dans cette atmosphère, la recherche doit progresser plus prudemment.

Les archives du territoire, conservées pour une bonne part, ont été très obligeamment mises à notre disposition. Une source de première importance est également à consulter : le recensement de 1958-60, résultat d'un travail considérable au cours duquel tous les habitants furent contrôlés. Par contre, ni l'état-civil ni le fisc ne pourront fournir une aide appréciable ; l'un est encore embryonnaire et l'autre confus. Les colons déposent leur demande de radiation bien longtemps après leur installation, un grand nombre continue de payer l'impôt à Lama-Kara en même temps que dans le Sud.

L'équipe désignée pour effectuer l'enquête se compose d'un chargé de recherches accompagné d'un interprète et d'un chauffeur-manœuvre.

B) Quelques problèmes et quelques solutions.

La difficulté consiste à concilier les deux exigences opposées de la connaissance, la rigueur et l'étendue. La rigueur : se cantonner dans un seul ou deux villages ; la monographie obtenue, d'un ordre de précision satisfaisant, n'aurait qu'une faible valeur à l'échelle de la région. L'étendue : viser la généralité avec un plan de sondage complet tenant compte de toutes les strates, mais dans ce cadre démesuré on ne pourrait matériellement aborder toutes les questions. La solution choisie se trouve entre ces deux extrêmes : se référer au plus grand nombre de villages possible et ne garder pour chacun qu'un minimum d'individus à enquêter. La faiblesse des moyens en regard des dimensions du terrain de l'étude (325 km du Nord au Sud) nous contraint de rester modeste ; 18 villages ont été retenus, 13 en pays de colonisation, 5 en pays d'origine. L'importance du groupe immigré d'une part, la proportion de Kabré et de Losso de l'autre, ont naturellement guidé le choix des localités. Pour chaque village, cinq familles serviront d'exemples précis. Dans ces conditions, il sera impossible d'atteindre une réalité quantitative d'ensemble, carte exacte des flux de colonisation ou de la durée de l'installation par exemple.

Les 90 familles servent notamment de base aux mesures nécessaires pour établir le rapport $\frac{P}{T}$ défini plus haut. Il y a là un problème majeur.

- Mesure de P. On procède d'abord au levé de toutes les parcelles

de l'exploitation familiale ; fréquemment, dans les régions de colonisation, elles se présentent d'un seul tenant avec un front de progression. On utilise la planchette et la lunette holométrique. Comme il faut aller vite et que les problèmes de cartographie précise à ce niveau ne se posent pas, on se contente, à partir d'un seul stationnement sur la limite, de viser la mire à chaque coin du champ ; on obtient ainsi un faisceau de demi-droites avec la liste des distances correspondantes ; plan et calculs à exécuter ultérieurement au bureau. On détermine ensuite le rendement moyen. Presque partout les paysans associent les cultures, sur billons ou sur buttes, la densité des pieds est donc plus lâche ; d'où la nécessité de porter l'échantillon de surface à deux ares (10m x 20m). Délimitation effectuée par boussole, ruban métallique et fanions ; ces derniers sont fixés à des hampes démontables de 4m de hauteur car la visibilité à 20 m au milieu des tiges de sorgho ou de maïs est malaisée. Il est indispensable, si l'on veut comme ici planifier les opérations pour une assez grande étendue, de séparer dans le temps les opérations de comptage de celles de pesage. Lors des premières, avant la maturité, on a marqué légèrement de peinture la portion de la récolte qu'on désire ultérieurement peser : moyennant une modique gratification le cultivateur accepte de l'entreposer à part lors de la récolte et l'on s'évite ainsi de devoir arriver exactement à l'époque de la maturité ; il est très difficile en effet d'en fixer la date, soumise aux caprices de la pluviométrie. Malgré que plus de 80 champs aux cultures multiples aient été examinés, la base statistique sera là encore très mince ; malgré le caractère approximatif de ce calcul de la production agricole, il sera néanmoins possible d'obtenir des ordres de grandeur et de confronter les résultats obtenus dans des régions différentes. En zone de colonisation on établit quelques comparaisons entre les villages anciennement installés et leurs hameaux récents, ainsi qu'entre les colons et les autochtones.

- Mesure de T ? Cela est beaucoup plus inusité et problématique, d'autant plus que pour des raisons budgétaires il n'est pas question de s'en remettre à des enquêteurs laissés sur place. On s'est donc entendu avec de jeunes écoliers (12-17 ans) ; ceux-ci se sont engagés à interroger chaque soir les membres de leur famille et à noter les travaux agricoles suivant un canevas imposé, à savoir :

NOM - SORTE DE TRAVAIL - DUREE (départ, retour).

Ex : Patasa a sarclé les ignames de 5h 1/2 à 14 h.

Ex : Simfeï n'a pas travaillé au champ.

Ceci fournira également des indications précises sur le calendrier agricole, sur la répartition des tâches etc... A raison d'une ligne par jour et par travailleur la rémunération de 200 à 400 F par mois est une aubaine pour ces enfants. Théoriquement, le contrôle est aisé : à l'improviste on vient vérifier si le cahier est à jour, on pose ensuite quelques questions précises à chacun sur son travail des jours précédents. Pour inciter à l'assiduité et à l'exactitude, on a intéressé le maître d'école à la chose, son autorité est toujours d'un poids appréciable. Si dans les débuts on constatait retards ou erreurs la rémunération était diminuée. En effet, une mise en route de trois mois a été nécessaire ; il a fallu envisager les cas particuliers, renouveler les explications, aboutir à un choix définitif après élimination des éléments inutilisables. La base est limitée par les frais de salaires et par les nécessités d'un contrôle qui ne doit pas se relâcher 5 villages au pays kabré et losso, 6 dans les régions de colonisation ; trois familles suivies par village, ce qui permet des défections ou des moyennes sommaires. Dans la majorité des cas les élèves se trouvent dans les familles précédemment désignées. Sans qu'on puisse atteindre une fidélité absolue, le système permet des résultats tout à fait exploitables.

B. L-B

LEGENDE

-  Zone de départ
-  Zone de glissement
-  Zones où les Colons s'estiment chez eux
-  Zones où les Colons se trouvent sur des terres d'Autochtones, mais sans redevance notable.
-  Zones de métayage.

**MIGRATIONS RURALES
DES KABRÉ ET DES LOSSO
AU TOGO**

